

Effet de serre sur Lyon : vrai ou faux ?

Christian de MITTELWIHR

Au nom du sacro-saint marché, les vérités écologiques doivent être étouffées.

A Lyon, les représentants de 168 Etats ont tenté de s'entendre pour lutter contre les émissions de CO₂ dans l'atmosphère. Alors que les scientifiques restent sur leur réserve quant à affirmer que c'est l'activité humaine qui est responsable de l'augmentation globale des températures, les politiques, eux, en ont la certitude.

Si les grandes fluctuations climatiques sont connues depuis des centaines de millions d'années, celles relatives aux dernières générations humaines restent difficiles à déterminer. Prenons les variations de températures : nos données (au niveau mondial) ne couvrent qu'une centaine d'années, et uniquement à Paris ! Et celles suffisamment précises pour des analyses statistiques ont moins de 50 ans, car les variations sont bien inférieures au degré.

Entre 1960 et 1990, les cycles de températures étaient de l'ordre de 10-15 ans mais, depuis 1990, les températures augmentent régulièrement d'année en année. En conséquence, la réserve des scientifiques provient de l'absence de données permettant de proposer des hypothèses scientifiques. Dès lors, le débat devient géopolitique. Pour que le protocole de Kyoto s'applique, il faut qu'il soit ratifié par 55 pays : ils sont 33 pour l'instant, tandis que 83 pays l'ont signé, mais se sont bien gardés de le ratifier, notamment les pays européens et les Etats-Unis. Ces derniers émettent des gaz à effet de serre représentant plus de 36 % du total planétaire : pas étonnant donc que quelque 17 000 scientifiques de ce pays réfutent les preuves du réchauffement planétaire, car la plupart des recherches sont financées par des agences gouvernementales !

A se demander si la situation n'est pas semblable à celle de la fameuse crise de la fin de l'ère secondaire, des pressions politiques et scientifiques avaient mis sur la touche tous ceux qui tentaient de contredire l'hypothèse de l'explosion d'une comète sur la terre, hypothèse qui s'est avérée fautive depuis. Pire peut-être, car les enjeux ne sont pas du tout les mêmes. Ainsi, pour pouvoir continuer à prôner les vertus de la croissance et du marché mondial, certains Américains vont jusqu'à affirmer que les principales prédictions faites par des écologues au cours des trente dernières années étaient non seulement inutilement catastrophiques, mais encore remarquablement fausses ! Toute vérité n'est pas bonne à dire ■

→ Christian de Mittelwihr est directeur de recherches au CNRS.

Les catastrophes... ces événements bien ordinaires

Christian de MITTELWIHR

Les changements climatiques nous obligent à reconsidérer notre comportement écologique.

Le réchauffement de la planète est en train de modifier notre climat par déplacement des systèmes cycloniques. Nous en avons eu les prémices en décembre dernier. Le pourquoi et le comment sont encore difficiles à cerner. Mais, ce qui est sûr, c'est que le taux de gaz carbonique a augmenté de 40 % et celui du méthane a doublé depuis le début de l'ère industrielle. Et la température monte lentement et inexorablement, entraînant celui du niveau des océans. Les conséquences sont des événements naturels, même si nous en sommes partiellement responsables, qui nous apparaissent comme des catastrophes. Deux exemples. Les fortes tempêtes et leurs dégâts forestiers, les chablis (arbres abattus par la tempête), sont connus et répertoriés depuis le XVII^e siècle. Elles correspondent, en raison de leur caractère répétitif (jusqu'à présent tous les cinq ans environ), à des événements « ordinaires », d'autant que des raisons simples expliquent leurs conséquences. La forêt française est exploitée par parcelles d'arbres de même essence, de même âge, en rangs serrés pour un développement en hauteur au détriment des racines ; le remodelage des forêts, comme la création de parcelles agricoles en leur sein, soumet soudain les arbres à l'orée à l'action des vents. La sylviculture française, contrairement à celle de la Suisse, n'a pas intégré le facteur vent à la gestion des forêts. L'autre exemple vient de ces derniers jours : les pluies, de plus en plus torrentielles. Elles sont une conséquence directe du réchauffement et le phénomène devrait s'amplifier dans les années à venir avec un déplacement vers le nord, engendrant depuis le sud des sécheresses qui seront considérées à leur tour comme « catastrophiques ». L'Espagne et la Grèce sont déjà touchées. Ces événements qui se déroulent principalement en fin d'été, automne et hiver, seraient bien ordinaires si nous avions « construit » pour les subir ou les contenir. Les changements climatiques vont donc, de gré ou de force, nous obliger à revoir tout notre environnement. Il ne faudra plus reconstruire, sinon construire autrement. Nous vivons une époque qui bouscule toutes nos mentalités héritées des siècles précédents. Et, en plus, la nature se rappelle à notre quotidien : brûler du pétrole n'est pas innocent et peut coûter bien plus cher qu'à la pompe... à essence ! ■

→ Christian de Mittelwihr est directeur de recherches au CNRS.

Notre boîte de Pandore et le chiffre zéro...

Christian de MITTELWIHR

Vers une nouvelle éthique dans un monde surpeuplé et surpollué ?

Nous avons, nous aussi, ouvert notre boîte, tout comme le fit Epiméthée avec la sienne, celle de Pandore, en en laissant sortir tous les maux. Avons-nous pensé qu'à vouloir faire trop de bien, on finissait par faire mal, que trop de biens engendraient des maux ? Pour tenter de conjurer ces derniers, nous avons « créé » le zéro, élevé au rang de chiffre mythique de notre société : la règle du zéro défaut, la loi du risque zéro, l'économie du zéro stock ; le 0 mort. Et pas de doute que demain nous allons lui inventer d'autres applications. En attendant, le zéro confirme la crise de la transmission des valeurs. Serait-ce la peur de l'infini ou bien parce que le zéro est la valeur à partir de laquelle on bascule vers le positif ou le négatif, et, qu'autour de ce zéro, les actions positives des uns sont compensées par les réactions négatives des autres ? En fait, nous sommes à la recherche du consensus au plus près du zéro, fondé sur la régulation, et l'autorégulation en particulier. Ferions-nous l'apprentissage d'un nouvel art de vivre dans un monde surpeuplé et surpollué ? Pourtant, dès que ce zéro descend vers le négatif, notre tendance est de rejeter la responsabilité de nos maux sur l'autre, indifféremment notre voisin, les normales saisonnières, la pollution, la mondialisation, l'effet de serre, la vache folle, etc. Dans ma lointaine jeunesse, il n'y avait que la faute à la bombe atomique ! Sans même nous en rendre compte, nous développons insidieusement une culture d'intolérance et de rejet envers tout ce qui pourrait ou peut provoquer la moindre gêne chez nous, à titre individuel ou collectif, selon ce qui nous convient le mieux. A force de considérer que tous les maux doivent être éliminés (d'ailleurs sans évoquer et encore moins toucher à leurs causes), certains groupes socio-économiques s'octroient le droit d'actions illégales avec destruction des biens d'autrui ou de prendre la société en otage par des dérives de grève, en clamant que c'est la faute aux autres. Heureusement qu'au fond de la boîte il reste encore, et toujours, l'espérance... qui est la culture de l'ouverture, de la tolérance, du respect de l'autre... ou plus simplement du : « Aime ton prochain comme toi-même. » ■

→ Christian de Mittelwihr est directeur de recherches au CNRS.